



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: Gérando, F. de

Cím: Budapest la cité des suicidés

Forrás: Petit Journal

Paris

(Hely)

1926. 8. 27.

(Idő)

(Köt. v. füz.)

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

Idő

"1926"

Személy

LE "PETIT JOURNAL" EN HONGRIE

BUDAPEST la cité des suicidés

(De notre envoyé spécial)

Budapest, Août. — Budapest, qui partage avec Naples et Constantinople la gloire de pouvoir être appelée la ville la plus merveilleusement située d'Europe, est en passe d'obtenir aujourd'hui un second titre, infiniment moins enviable, celui de *Cité des Suicidés*.

Dans la seule journée du 21 août — jour de la fête nationale — seize personnes, jeunes gens et jeunes femmes — le plus âgé des suicidés avait 28 ans, le plus jeune 19 — ont volontairement quitté cette vallée de larmes, par les moyens les plus divers. L'empoisonnement au pyramidon, à l'aspirine, au luminal, est fort à la mode : c'est au luminal que la jeune femme d'un colonel fort connu de l'armée hongroise, s'est suicidée, l'autre jour, ne voulant pas survivre à la mort de sa mère ! On aime assez, à Budapest, à s'ouvrir les veines : et les ambulanciers volontaires ont eu une véritable lutte à soutenir avec un de ces émules de Pétrone, qui, inconsolable d'avoir été abandonné par sa mère et par sa femme, refusait de laisser bander les blessures qu'il s'était faites. D'autres se jettent par la fenêtre : et il existe un immeuble, sur un des grands boulevards de la capitale magyare, qui a

la faveur spéciale des suicidés. A de telles enseignes qu'un monsieur bien vêtu, qui montait un peu trop vivement les escaliers vers le fatal quatrième étage, fut un jour saisi et ligoté par les locataires accourus, et eut toutes les peines du monde à éviter un séjour à l'infirmerie spéciale où, déjà, on le voulait transporter !

Beaucoup de farceurs

Mais ce sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, les ponts qui tiennent la corde. Ils ne jouissent pas, d'ailleurs, d'une égale faveur aux yeux des candidats à la noyade : c'est ainsi que le vieux Pont de Chaines ou le pont Marguerite sont entièrement négligés, et les ponts de chemin de fer peu « fréquentés ». Le « Pont des Suicidés » par excellence est le pont François-Joseph, dont les hautes flèches d'acier qui surmontent le « Touroul », le fabuleux oiseau symbolique de la race magyare, permettent aux gens las de la vie d'entourer leur geste suprême d'un certain prestige à la fois sportif et théâtral. Faire, en rampant le long des puissantes chaînes qui soutiennent le tablier, l'ascension de la flèche est une performance peu ordinaire. Et, de là-haut, bien rares ceux qui ne tiennent pas un discours au peuple pour exposer les motifs de leur tragique détermination... ou tout simplement pour attendre confortablement l'arrivée des pompiers qui, à grand renfort d'échelles, les arracheront à la mort. Car les suicidés du pont François-Joseph sont, pour la plupart, des farceurs.

Rien n'indique d'ailleurs d'une façon plus frappante le caractère lamentablement artificiel de cette épidémie de suicides qui décime Budapest. Lorsque l'épidémie débuta, il y a plus de deux ans, elle ravagea presque exclusivement la classe des boursiers et des spéculateurs, qui ruinaient soudainement la

grande débâcle succédant aux années de hausse ininterrompue. De là, elle passa à la classe des commerçants, coïncidant avec les faillites quotidiennes, que la déflation et la « consolidation » avaient déchaînées sur le commerce hongrois dangereusement hypertrophié par la période de folle activité du lendemain de la guerre. Maintenant, les gens se tuent, si l'on peut dire, parce que c'est devenu une habitude : parmi les seize victimes de la Saint-Etienne, ne comptons-nous pas une actrice d'âge mûr, qui s'est jetée par la fenêtre, pendant le repas de fiançailles de sa sœur, parce qu'on l'avait trop taquinée ?

Misère et chômage

Certes, la misère est grande, surtout parmi les fonctionnaires que l'impitoyable compression administrative je-

ta par milliers sur le pavé, parmi les employés de commerce et surtout de banque victimes, par milliers aussi, des réductions de personnel, conséquences de la crise, et parmi les ouvriers dont 15 % sont, à l'heure actuelle, sans travail !

La petite Hongrie d'à présent compte en effet 120.000 chômeurs, ouvriers d'industrie et mineurs, sur une population ouvrière totale de 800.000. Les salaires sont insuffisants pour vivre : alors que le chiffre-index de l'augmentation du coût général de la vie est, en comparaison avec 1914, de 33.115 fois, les salaires ouvriers n'ont augmenté que 15.500 fois. Ce qui signifie que l'ouvrier hongrois gagne, en moyenne, moins de la moitié de ce qu'il gagnait avant la guerre. Il est vrai que les employés de commerce sont plus malheureux encore, obtenant à peine le tiers de leurs salaires d'avant-guerre ! Naturellement, les ouvriers émigrent — 205.000 hommes ont quitté leur pays sans esprit de retour, depuis la fin de la guerre — et ils émigrent de préférence en France, où les mineurs hongrois sont à peu près certains de trouver du travail et où ils forment, dans certains bassins miniers du Nord, par exemple, de véritables petites colonies. Mais tous ne peuvent point émigrer, et c'est ainsi que le prolétariat ouvrier fournit, aux côtés du commerce et de la banque, son contingent à la triste légion des suicidés. Ceux-ci, pourtant, se tuent pour de bon, et ne cabotent pas du haut des flèches ailées du pont François-Joseph...

F. de Gérando.

Le Palais Royal de Bude
actuellement résidence du Régent hongrois
l'amiral Horthy

